

Le Petit Chaperon Rouge - La Découverte D'un Langage du Corps *

Eneida Maria de Souza

«Je vois maintenant mes enfants apprendre la botanique dans un livre et parvenir à connaître la flore sans connaître les arbres et les fleurs (...). Les fleurs sont des dessins sur des assiettes, des motifs sur des tissus, au mieux des bouquets dans un vase. Il est clair que la plus grande part de notre connaissance ne nous vient pas du monde extérieur: elle est médiatisée par les livres, les journaux. L'étude de la botanique repose sur des manuels qui expliquent avec des mots et représentent avec des schémas la structure d'une fleur».

JACK GOODY

"Les chemins du savoir oral".

L'analyse des quatre versions * du conte "Le petit chaperon rouge" (Perrault, Grimm, Pourrat et une version nivernaise, d'après Paul Delarue),¹ a comme point de départ la comparaison des motifs

* Travail présenté au Séminaire «Méthodologies des nouveaux domaines littéraires», Université Paris VII, juin 1980.

* Les textes des quatre versions se trouvent à la fin de l'article (ANNEXES).

1. PERRAULT, C. «Le petit chaperon rouge». In:———. *Contes*. Paris: Éditions Garnier Frères, 1967, pp. 113-115. GRIMM, Les Frères. «Le petit chaperon rouge». DELARUE, P. «Le petit chaperon rouge». Conte n° 333. Version nivernaise. «Conte de la mère-grand». In:———. *Le conte populaire français*. Tome I. Paris: Erasme, 1957, p. 374. POURRAT, H. «Le chaperon rouge». In:———. *Contes du vieux-vieux temps*. Paris: Gallimard, pp. 95-101.

récurrents qui y sont présents. Ces motifs seront guidés par un fil commun, le thème de l'initiation, le conte étant considéré comme manifestation de la place du Chaperon Rouge dans la mesure où il s'agit d'une jeune fille à l'âge de la transformation.

L'étude de ces motifs sera envisagée du point de vue du rapport entre les éléments de la nature (les fleurs, les fruits, les insectes), les habits (le chaperon et le tablier), les outils de couture (l'aiguille, le fil et l'épingle) et le travail de découverte d'un langage du corps.

Il faudrait souligner que le thème de l'initiation nous a passionnée dès le début de la recherche et que le sujet des ouvrages de Lévi-Strauss — *L'origine des manières de table*² — et d'Yvonne Verdier — *Façons de dire, façons de faire*³ — aussi bien que les remarques pertinentes de Mlle Bricout, au cours de l'analyse du conte, sont venus renforcer cet attrait.

La lecture critique des textes tient à une méthodologie d'ordre structural réalisée par Lévi-Strauss dans son travail sur les mythes. La méthode structuraliste, ayant pour but la recherche des caractères différentiels qui constituent la structure logique d'un système donné, est appelée à utiliser, constamment, le mécanisme comparatiste. En s'éloignant de l'intérêt pour la connaissance des faits en tant que "naturels", la pratique structuraliste établit des distinctions entre les termes à travers la mise en scène de la fonction qu'ils assument dans chaque contexte en particulier. Cette fonction, ayant un statut logique, réduit la signification intérieure des termes en les groupant dans un noeud de relations.

En outre, la critique faite par Lévi-Strauss de la méthode d'analyse formelle employée par Propp dans sa *Morphologie du conte*⁴ éclaire bien l'aspect du problème des personnages et leurs

2. LÉVI-STRAUSS, C. *Mythologiques*. Tome 3. *L'origine des manières de table*. Paris: Plon, 1968.

3. VERDIER, Y. *Façons de dire, façons de faire*. Paris: Gallimard, 1979.

4. «Mais en vérité, comprendre le sens d'un terme, c'est toujours le permuter dans tous ses contextes. Dans le cas de la littérature orale, ces contextes sont d'abord fournis par l'ensemble des variantes, c'est-à-dire par le système des compatibilités et des incompatibilités qui caractérise l'ensemble permutable». LÉVI-STRAUSS, C. «La structure et la forme». In:———. *Anthropologie structurale deux*. Paris: Plon, 1973, p. 162.

attributs, dans la mesure où il considère que ceux-ci ne sont pas arbitraires mais se trouvent chargés d'une signification contextuelle.

Par conséquent, il faudrait réfléchir sur les notions de dialogue entre les versions, ou entre celles-ci et le contexte social, un dialogue en quelque sorte structural, par l'articulation dialectique entre le sens visible et le sens caché de l'écriture.

En ce qui concerne le corpus choisi, il faudrait souligner que quelques versions seront plus exploitées que d'autres, en fonction des intérêts de la recherche.

1. LA NATURE — UNE PAGE DU CORPS

«Mais au moment de ses premières règles, la jeune fille, elle, entrait dans l'ombre et devait rester à l'abri du soleil.»

LEVI-STRAUSS
Le cru et le cuit.

Le déplacement, passage d'un espace physique à l'autre, ou la transformation subie à partir de la rupture d'un discours interdit, est médiatisé par la forêt, mi-chemin et lieu des rencontres. Lieu de la chasse, de l'aventure, peuplée de bêtes sauvages, d'ogres, de loups ou de papillons, la forêt, en tant qu'espace mystérieux, est à la fois le symbole de ce qui est caché et du visible.

Le Petit Chaperon Rouge, prenant le chemin le plus long (soit celui des aiguilles, des pierrettes, soit celui du sous-bois), s'écarte du droit chemin que sa mère lui conseille, comme on peut observer dans la version de Grimm; elle accepte la proposition du loup, chez Perrault; et choisit le chemin des pierrettes ou des aiguilles suggéré par sa grand-mère et le loup dans la version de Pourrat et la version nivernaise. Avertie ou non par la mère, la petite fille, suivant le chemin "maladroit", se met à subir des expériences liées à la connaissance de la vie naturelle, de son corps, une préparation pour la rencontre finale avec le loup.

Pour mieux suivre le raisonnement de ce sujet, nous présentons cet épisode dans les quatre versions mentionnées:

Frères Grimm

«Un jour, sa mère lui dit:

— Tiens, Petit Chaperon Rouge, voici un morceau de galette et une bouteille de vin: tu iras les porter à ta grand-mère. (...) Vas-y tout de suite, avant qu'il ne fasse trop chaud; *et sois bien sage en chemin et ne saute pas à droite ou à gauche pour aller tomber et me casser la bouteille de grand-mère*, qui n'aurait plus rien. Et puis, dis boujour en entrant et *ne regarde pas d'abord dans tous les coins.*» (version des Frères GRIMM. C'est nous qui soulignons).

Henri Pourrat

«Petite qui portes chaperon rouge, où vas tu de ce pas?

— Chez ma mère-grand: c'est la petite maison au mitan du grand bois.

— Quel chemin vas-tu prendre? Celui des épinettes ou celui des pierrettes?

— Ce sera celui des *pierrettes*. Ma mère grand a les pieds si cornés, qu'elle a pris par celui des *épinettes*. *Mais moi, je me piquerais, qui n'ai ni chaussettes ni sabots...*»

(Version d'Henri Pourrat, p. 96. C'est nous qui soulignons)

Charles Perrault

«— Hé bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin, ici et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera». Le Loup se mit à courir de toute sa force par *le chemin qui était le plus court*, et la petite fille s'en alla par *le chemin le plus long*, s'amusant à cueillir des *noisettes*, à courir après des *papillons*, et à faire des *bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.*» (Version de Charles Perrault, p. 114. C'est nous qui soulignons).

Version nivernaise

«— Où vas-tu?

— Je porte une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ma grand.

— Quel chemin prends-tu? dit le bzou, celui des *Aiguilles* ou celui des *Épingles*?

— Celui des *Aiguilles*, dit la petite fille.

— Eh bien! Moi, je prends celui des *Épingles*».

(Version nivernaise, d'après P. De-larue, p. 373. C'est nous qui soulignons).

Les conseils de la mère, chez Grimm, peuvent être associés aux interdictions prescrites aux jeunes filles indisposées pour la première fois, selon les recherches de Lévi-Strauss sur les mythes. Ces interdictions s'attachent aux lois imposées par l'ordre symbolique, dans la mesure où ces filles doivent se maintenir isolées du contact avec la nature pour que soit supprimée la tension entre les deux pôles vus comme naturels et dangereux aux yeux de la culture: le problème physiologique et le monde extérieur.⁵

5. «Dans tout l'ouest et le nord-ouest de l'Amérique du Nord, une fille indisposée pour la première fois ne pouvait ni toucher le sol de ses pieds nus,

L'interdiction du regard se trouve en rapport complémentaire avec la condition de la jeune fille pubère qui a ses premières règles. Ainsi, les filles vont "voir" pour la première fois la marque du sang, en même temps qu'elles se mettent à faire le travail de couture ou de la marquette, car "marquer" représente, selon Verdier, la métaphore des règles menstruelles.⁶ "Faire la marquette" aura pour fonction "marquer" l'âge d'initiation de la jeune fille face à sa condition de femme.

La cueillette des fleurs, des fruits, fait encore partie du rite féminin d'initiation, notamment au mois de mai, quand les filles ramassent des fleurs pour décorer l'église, ou bien quand elles se promènent le dimanche "en faisant la jeune fille". Le langage des fleurs s'attache, selon Verdier, à l'expression "jeunes filles en fleur": l'intégration femme-nature met en relief le lien "naturel" qui s'établit entre elles.

Etant interdit, indirectement, au Petit Chaperon Rouge, la cueillette des fleurs et des fruits (spécialement dans les versions des Frères Grimm et de Perrault), son geste correspond donc, à une rupture de cette interdiction: elle s'écarte du "vrai" chemin indiqué par la mère. Cette rupture de l'interdiction fonctionne de manière inverse, à vrai dire inconsciente. L'attitude de la jeune fille par rapport à la cueillette des éléments appartenant au monde de la nature joue un rôle initiatique, qui correspond à l'apprentissage de son propre corps, métaphore de la transformation.

Le Petit Chaperon Rouge cueille des noisettes, des fleurs et court après des papillons (cf. les versions de Perrault et de Pourrat). Tout d'abord, on note que la noisette, comme le papillon, ont pour fonction d'établir une médiation entre la jeune fille et la

ni regarder le soleil. Pour prévenir la première éventualité, les Carrier exigeaient qu'elle fût portée dans les bras. Ailleurs, on évitait la seconde en recouvrant la tête de la jeune fille avec une cagoule, une natte ou un panier, ou bien on ceignait son front d'une visière de plumes (Dixon 7, p. 457-458). Les Algonkin de la région des Grands Lacs se contentaient qu'elle gardât les yeux baissés». LÉVI-STRAUSS, C. *L'origine des manières de table*. Op. cit., p. 416.

6. Cf. VERDIER, Y. *Façons de dire, façons de faire*. Op. cit., p. 186.

nature, fonction qui a pour résultat une transformation et une métamorphose.

La noisette, "fruit du noisetier, akène, ovoïde et lisse, retenu à sa base dans un involucre vert aux bords découpés et dont la coque contient une amande comestible",⁷ est, comme la petite fille, l'involucre qui cache l'amande, de même que la coiffe cache le Chaperon Rouge. Ces deux motifs, la noisette et la coiffe, étant, à la fois des instruments de protection et de séduction, se touchent à cause de leur similitude de fonction: il faut couper la coque pour manger l'amande, comme il faut "deshahiller" la fille pour la "manger".

Le papillon, à son tour, est considéré comme principe de transformation, du fait qu'il représente l'articulation d'un jeu ambivalent entre ce qui est caché, et ce qui est visible. Il est, au Japon, un "emblème de la femme"⁸ et le symbolisme du papillon est fondé sur des métamorphoses: la chrysalide est l'oeuf qui contient la potentialité de l'être; le papillon qui en sort, est le symbole de résurrection".⁹ En effet, la chrysalide, l'enveloppe de l'insecte à l'état de chenille, caractérise le lieu des métamorphoses, des initiations, représentant un état transitoire entre deux étapes du devenir, la durée d'une maturation.¹⁰ Le Petit Chaperon Rouge, au cours de son trajet initiatique, pourrait être associé soit à la chrysalide, à la chenille, soit à l'oeuf. Quand la jeune fille attrape des papillons, cette action traduit, en miroir, le début d'un apprentissage des mystères de son corps en voie de modification qu'elle va découvrir. Le stade préparatoire vécu dans la forêt l'amène à "sortir de sa chrysalide", de l'obscurité, la conduisant à l'expérience de son tissu-corps.

C'est encore un terme de filage qui détermine l'action du papillon — le fil de soie —, si l'on considère les mutations subies par l'insecte jusqu'à devenir ce qu'il est. Ainsi, le *cocon*, ("enveloppe

7. ROBERT, P. *Dictionnaire de la langue française. Le Petit Robert*. Paris, 1978, mot: «noisette», p. 1276.

8. CHEVALIER, J. et GHEERBRANT A. *Dictionnaire des symboles*. Paris: Seghers, 1973; mot: «papillon», pp. 354-355.

9. Idem, p. 354.

10. Idem, p. 30.

formée par un long fil de soie enroulé dont les chenilles de différents insectes s'entourent pour se transformer en chrysalide"),¹¹ la *chenille* et la *petite fille* se trouvent liées au même tissu sémantique à savoir, la soie qui est, à la fois, la substance sécrétée par le vers à soie et utilisée comme matière textile. Le Petit Chaperon Rouge, lors de son trajet initiatique, est construit, en tant que personnage, par le tissu-nature, étant l'image du papillon qui sera attrapé par le loup.¹²

2. LA MARQUETTE — UNE PAGE D'ÉCRITURE

«La marquette est un petit carré de canevas, où les petites filles brodent au point de croix — le point de la marque — l'alphabet de A à Z et les chiffres de 1 à 9 avec le 0 au bout».

YVONNE VERDIER

Pour mieux développer le thème de l'initiation au cours de ce travail, il faut reprendre le fil des idées présentes dans l'ouvrage de Verdier, à partir du rôle joué par le travail de couture ou de broderie imposé aux jeunes filles à l'âge pubère. La marquette, "page d'écriture", est utilisée dans le sens métaphorique dans Le Petit Chaperon Rouge, puisque la jeune fille, au lieu de faire la marquette au sens littéral, la réalise au sens figuré.

Ce travail de broderie, comme on l'a déjà remarqué ci-dessus, est une métaphore de la menstruation et, par la suite, il va jouer le rôle d'une éducation policée, la soumission à l'autorité familiale ou sociale. Il s'agit d'occuper les doigts des jeunes filles, ce qui jouera le rôle de maîtriser l'éducation de l'apprentie-femme. Cette activité, d'ailleurs, occupe les mains, mais laisse l'esprit libre et,

11. ROBERT, P. Op. cit., mot: «cocon», p. 1351.

12. Dans la version de Pourrat, le chaperon rouge est associé à une perdrix (oiseau de taille moyenne, au plumage roux cendré) et à la cerise, fruit lui aussi rouge, à peau lisse. La comparaison entre l'oiseau, le fruit et le chaperon rouge renforce le lien entre la fille «rousse» et la nature.

comme telle, elle incite à la méditation et à la rêverie. Le filage, en quelque sorte, favorise l'activité fabulante.

Le Petit Chaperon Rouge, malgré l'interdiction à vrai dire apparente, de courir de fleur en fleur, fera son apprentissage à travers des moyens à la fois "libres" et surveillés, étant donné que le chemin choisi contredit celui tracé par sa mère, notamment dans la version de Grimm. Au lieu de marquer son travail personnel sur la marquette, elle marque et est "marquée" par la nature, parce qu'elle appartient à ce tissu naturel en tant que personne et non comme personnage. Elle s'inscrit dans le paysage, laisse sa marque corporelle dans le décor du tissu-forêt sans avoir pour élément de médiation l'aiguille ou le fil. Le Petit Chaperon Rouge cueille des noisettes au lieu de les broder sur le canevas; regarde les rayons du soleil et ramasse les fleurs au lieu de les représenter sur le tissu. Dans la version nivernaise elle s'amuse à ramasser des aiguilles, au sens littéral, et cela nous permet d'affirmer qu'il y a une pénétration" métaphorique de la fille dans la nature:

"La petite fille s'amusa à ramasser des aiguilles; et le brou arriva chez la Mère-grand, la tua, mit de sa viande dans l'arche et une bouteille de sang sur la bassie". (p. 374)

Il faut lire la réalité de la forêt et tisser son chemin à elle, le chemin initiatique. "Courir de fleur en fleur", "faire des bouquets de petites fleurs", cueillir des noisettes et des mûres symbolisent la jeune fille en mai, celle qui "entre dans la jeunesse". Le Petit Chaperon Rouge est en train de comprendre le langage des fleurs (son propre langage) en dessinant, de façon réelle, sa marque dans la nature de son corps.

Dans la version de Pourrat on aperçoit une communication plus profonde de la jeune fille avec la nature, étant donné que se vérifie une sorte de connaissance des secrets de son propre corps:

"Le Chaperon Rouge s'allonge sur une mousse, s'endort, le bras sur son fagot à elle, la tête sur son bras; fait son somme, s'éveille, s'étire, va à un buisson cueillir des mûres, à un noisetier cueillir des noisettes". (Pourrat, Henri, op. cit., p. 96) .

L'action de s'allonger sur la mousse renvoie à un état de détente, de souplesse, une identification du corps avec le caractère doux du tissu-mousse. En plus, la scène du sommeil, "le bras sur son fagot à elle, la tête sur son bras", ressemble à l'image d'un corps qui se replie sur soi-même, qui s'enferme dans son "cocon". La petite simule encore un acte d'ordre sexuel, dans lequel le fagot peut symboliser l'organe sexuel masculin. Le bois mort (du côté de la nature) remplace la prochaine rencontre avec le mâle, le loup, et a pour fonction de l'annoncer.

Bref, le "travail" du Petit Chaperon Rouge se trouve en rapport inverse et similaire avec celui des jeunes filles pubères qui font des dessins sur le tissu. Si celles-ci sont représentées par la médiation du dessin de la nature, le personnage du conte se fait représenter par l'intermédiaire de la nature en elle-même.

La fonction du loup, en outre, se rapproche de celle de la couturière, mais d'une façon inverse. Si celle-ci a comme tâche d'initier les jeunes filles aux travaux de l'aiguille en vue d'une préparation au mariage, le loup se charge d'introduire le Petit Chaperon Rouge à la connaissance de sa propre nature, à l'aide du monde extérieur, ayant pour but la libération des forces instinctives de la jeune fille. C'est l'invitation au désir et non son refoulement.

3. LA PARURE — UN CHAPEAU DE LA CULTURE

Le Petit Chaperon Rouge a comme signe d'identification le chaperon qui, en tant que métonymie du personnage, tient aussi à l'initiation, au changement de statut des femmes: l'entrée dans l'âge pubère. La parure, l'attribut de la jeune fille, est revêtue d'un double pouvoir: celui de protection et de séduction. Le Petit Chaperon Rouge, de par son caractère ambivalent, est le reflet de sa coiffe et se trouve chargé du "danger" de la fascination. Dans la version des Frères Grimm, la raison pour laquelle la jeune fille s'appelle le Petit Chaperon Rouge, veut dire que sa grand-mère lui a donné un petit chaperon en velours rouge. On voit donc que ce cadeau remplit non seulement la fonction de nommer la petite fille, mais encore de symboliser l'entrée de la jeune fille dans le

rite d'initiation. Cette tradition est évoquée par Verdier, à propos du rite des jeunes filles à Minot :

*“A treize ans, les filles vont en ville avec leur mère acheter les “chaussures” et le “chapeau”, et, comme cadeaux de première communion, elles reçoivent la trousse de couture, avant de faire le voyage d’hiver chez la couturière où elles s’initient à l’art de la toilette”.*¹³

A la suite de sa rencontre avec le loup, elle est obligée de choisir l'un des chemins qui lui sont proposés—celui des aiguilles ou celui des épingles. D'abord, s'instaure une analogie entre la qualité des chemins — les éléments pointus — et la destinée de la petite fille qui doit suivre l'un ou l'autre. En principe, le choix entre les deux voies n'a, apparemment, aucune valeur de différenciation. Chez Pourrat, le chemin des aiguilles est remplacé par celui des pierrettes et celui des épinettes appartient, soit à la grand-mère, soit au loup. Dans les autres versions (celles de Delarue et de la Haute-Loire) la jeune fille passe par celui des aiguilles, les autres personnages par celui des épingles ou des espionnettes. Sans nier absolument la symbologie des chemins, il y a, en effet, une coïncidence à propos du trajet parcouru par le Petit Chaperon Rouge: celui des *aiguilles*.

Ensuite, du point de vue social, ce qu'il faut relever touche le symbole des aiguilles face à l'éducation des jeunes filles. Sur le plan sexuel, le travail avec des aiguilles dénote la présence d'une sexualité débridée, le “chemin” de la sexualité libre.¹⁴ Ainsi, quand le Chaperon Rouge se met à faire la découverte de son corps à travers le chemin des “aiguilles”, elle s'éloigne du contrôle prescrit par les lois de la famille et de la société.

Les chemins pourtant se touchent. La jeune fille, bien qu'elle n'ait pas accompli la “marche des épingles”, reste en relation avec la symbologie de celle-ci, par le lien sémantique qui unit le *chaperon*

13. VERDIER, Y. Op. cit., p. 256 (C'est nous qui soulignons).

14. Cf. VERDIER, Y., p. 246: «Les filles, on l'a vu, ne vont pas jusqu'au bout de l'apprentissage des instruments de couture, et le symbolisme de l'épingle d'un côté, du fil et de l'aiguille de l'autre, au préjugé de légèreté des couturières».

et les *épingles*: la séduction et la protection. A ce propos, les affirmations de Verdier viennent accentuer cette association:

“L'épingle semble être l'instrument par excellence de la jeune fille, son attribut. Lorsque les jeunes filles l'utilisent dans leurs relations amoureuses, (...) l'épingle est porteuse d'un double pouvoir d'attacher, de conquérir, mais aussi elle est instrument de défense. Elle possède donc d'un côté une vertu de séduction, de l'autre une vertu de protection”.¹⁵

Ainsi, si l'épingle est la métonymie du chaperon et celui-ci de la jeune fille, on peut en déduire que la parure est l'emblème du corps, de même que les chemins façonnent le décor initiatique. L'accomplissement de l'acte initiatique, être consommé par le loup, se produit, toutefois, de manière inverse par rapport aux règles conventionnelles des rencontres amoureuses. Le Petit Chaperon Rouge est trahi par son chapeau, de la même façon que le loup la trompe par le chemin des épingles.

4. LE LANGAGE DU CORPS — LE DÉSHABILLAGE

Si l'on considère que, du côté de la nature, la noisette et le papillon son l'image de la transformation du corps du Petit Chaperon Rouge, du côté culturel, le chaperon et le tablier remplissent la même fonction, par le noeud sémantique qui leur est commun: le dehors et le dedans, le caché et le visible, la protection et la séduction. En plus, les aiguilles et les épingles, chemins et outils de couture et de toilette, tissent l'univers de la nature aussi bien que celui de la culture.

Le chaperon et le tablier sont les médiateurs culturels entre la jeune fille et son corps, présentement “naturalisé”, ou entre la personne et le monde physique. En ce sens, il s'agit d'un rôle d'isolant culturel qui, chez le Petit Chaperon Rouge, exerce la fonction ambivalente de cacher et de révéler.

15. Idem, pp. 241-242.

Dans la mesure où la jeune fille remplit la fonction, au niveau de l'énoncé, de porter des galettes à sa grand-mère, au niveau symbolique elle représente la galette elle-même. Le Petit Chaperon Rouge se métaphorise en nourriture (crue et non cuite), suivant un mécanisme de métamorphose. Dans la version des Frères Grimm, l'action de dévoilement du corps-nourriture de la jeune fille débute par l'intérêt du loup à savoir ce qu'elle porte *sous* le tablier. On vérifie, au cours du récit, la présence constante de l'idée de profondeur, par la répétition exhaustive de l'expression "sous".

En réalité, les galettes et la bouteille de vin sont *sous* le tablier, comme le Petit Chaperon Rouge se cache *sous* l'habit qui protège son corps; la nourriture qui est destinée à la grand-mère sert donc d'instrument de liaison entre la jeune fille et la famille: elle porte le gâteau fait par sa mère, pour sa grand-mère. Le tablier, protecteur et séducteur, se lie au *sous-bois*, l'intérieur de la forêt, c'est-à-dire le chemin indiqué par le loup. Le contact avec le sous-bois, à la fois fascinant et révélateur, correspond à un geste de déshabillage, lorsque la jeune fille s'éloigne du droit chemin et commence à s'imprégner de la voix et la lumière du monde naturel:

“— *Toutes ces jolies fleurs dans le sous-bois, comment se fait-il que tu ne les regardes même pas, Petit Chaperon Rouge? Et les oiseaux, on dirait que tu ne les entends par chanter! Tu marches droit devant toi comme u allais à l'école, mais c'est pourtant rudement joli, la forêt!*

Le Petit Chaperon Rouge donna un coup d'oeil alentour et vit danser les rayons de soleil entre les arbres, et puis partout, partout des fleurs qui brillaient. ...) Sans attendre, elle quitta le chemin pour entrer dans le sous-bois et cueillir des fleurs: *une ici, l'autre là, mais la plus belle était toujours un peu plus loin, et encore plus loin dans l'intérieur de la forêt. Le loup, pendant ce temps, courait tout droit à la maison de la grand-mère et frappait à sa porte*". (Version des Frères Grimm — c'est nous qui soulignons)

Le loup, à son tour, lorsqu'il utilise une stratégie de séduction, occupe une place inverse à celle du Petit Chaperon Rouge: il s'habille,

se déguise et se cache sous les vêtements de la grand-mère. Le bonnet de dentelles du loup-grand-mère s'associe au chaperon, si l'on considère que le fait d'être *sous* le bonnet ou *sous* le chaperon, aura pour fonction de cacher et d'identifier les deux personnages.

“Le loup tira le loquet, poussa la porte et entra, sans dire un mot, jusqu’au lit de la grand-mère, qu’il avala. Il mit ensuite sa chemise, s’enfouit la tête sous son bonnet de dentelle et se coucha dans son lit, puis tira les rideaux de l’alcôve”.
(Version des Frères Grimm, p. 161. C’est nous qui soulignons)

De même, le rideau de l’alcôve se trouve en relation avec le tablier: être *sous* les rideaux (le loup) et être *sous* le tablier (le P. C. Rouge), puisque celui-là cache le gourmand du corps et celui-ci cache le corps-nourriture. L’action d’écarter les rideaux, par la petite fille, quand elle arrive à la maison de sa grand-mère, est analogue au geste symbolique d’écarter le tablier protecteur, en dévoilant son corps, jusqu’à présent énigmatique et inconnu. La métaphore du déshabillage est déjà annoncée dès le début du conte et fait écho à un véritable langage du corps:

“— Bonjour, grand-mère!

Mais comme personne ne répondait, elle s’avança jusqu’à son lit et écarta les rideaux. (Version des Frères Grimm, p. 163. C’est nous qui soulignons).

Dans la version nivernaise, le motif de la découverte du corps est plus frappant que dans les autres versions du conte. Quand les deux personnages se trouvent au lit, s’instaure, de façon plus efficace, le rite du déshabillage. On remarque encore la liaison entre les codes culinaire et sexuel, médiatisés, tous deux par le feu de la cuisine et le “feu-chaleur” de la sexualité. Le passage du cuit au cru et, à nouveau, au cuit, représente, en outre, la transformation symbolique de la cuisson réelle des aliments, et de la cuisson métaphorique de la jeune fille par le loup:

“— Bonjour, ma grand, je vous apporte une épaigne toute chaude et une bouteille de lait.

— *Mets-les dans l'arche mon enfant. Prends de la viande qui est dedans et une bouteille de vin qui est sur la bassie.*

Suivant qu'elle mangeait, il y avait une petite chatte qui disait :

— *Pue!... Salope!... qui mange la chair, qui boit le sang de sa grand.*

— *Dhabille-toi, mon enfant, dit le bzou, et viens te coucher vers moi.*

— *Où faut-il mettre mon tablier?*

— *Jette-le au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin.*

Et pour tous les habits, le corset, la robe, le cotillon, les chausses, elle lui demandait où les mettre. Et le loup répondait : "Jette-les au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin". (Version nivernaise, p. 373-374. C'est nous qui soulignons).

Par contre, le loup ne mange ni la grand-mère ni la petite fille: celle-là, il la tue, celle-ci sera sauvée par le fil de laine. Toutefois, on essaiera de démontrer qu'il "mange" métaphoriquement la petite fille, dans la mesure où les artifices de séduction sont mis en acte par l'emploi d'un langage du corps.

En effet, le rapport entre les deux codes s'établit selon une série de substitutions et de déplacements :

1. une substitution de but: la jeune fille porte du pain et du lait à la grand-mère, mange la chair et boit le sang de celle-ci. Donc, celle qui porte la nourriture devient celle qui mange la "nourriture-grand-mère".

2. une substitution de la nature de l'aliment: le pain, aliment cuit et chaud est remplacé par la viande, aliment cru et froid.

3. une substitution des donateurs de la nourriture: la mère fait du pain pour la grand-mère (en réalité, un gâteau fait pour les enfants) et le loup tue, dépèce et offre l'aliment à la petite fille.

4. une substitution de la consistance de la nourriture: le pain, substance levée et complète; la chair et le sang, un corps morcelé, une nourriture fragmentée.

5. une substitution de statut: la petite fille, porteuse de l'aliment, consomme la grand-mère et devient elle-même un aliment.

6. une substitution réelle et métaphorique de la nature de l'aliment: le pain est cuit par la mère, la chair et le sang sont des morceaux crus de la grand-mère, par l'action du loup; la petite fille est symboliquement "cuite" par le séducteur.

7. une substitution métaphorique des aliments: on trouve la complicité entre la mère et le loup: celle-là cuit le pain (symbole de la petite fille) et celui-ci ordonne à la petite fille de jeter les habits au feu, de les brûler, et se met à faire la cuisson du corps-pain-fille, la réchauffe, la séduit par le feu du sexe.

8. une substitution d'ordre familial: la petite fille remplace la grand-mère, étant donné qu'elle mange sa chair et boit son sang. Cela fait partie d'un mouvement périodique des générations, la continuation de la vie par la mort et le prolongement du système familial. Il faut la mort de l'ancêtre — même si elle est symbolique — pour que la vie continue. C'est la naissance de la petite fille en tant que femme.¹⁶

Le développement de cette étude des rapports établis dans les itens présentés ci-dessus n'en concerne que le sixième et septième, lesquels dans une certaine mesure comportent les autres. Ainsi, le rite du déshabillage qui débute par la scène de la mise au feu des habits peut être considéré comme analogue du code culinaire. Le déshabillage c'est une action qui va de l'extérieur à l'intérieur et à la nudité (d'abord le tablier et ensuite le corset, la robe, le cotillon et les chausses). C'est la préparation à la cuisson symbolique de la petite fille par le loup. Elle, en tant qu'aliment cru, se trouve dans la condition d'être "assaisonnée" par le partenaire masculin, de devenir une "nourriture cuite" par la réalisation de la rencontre sexuelle. Dès lors, on peut comprendre

16. Cf. VERDIER, Y., p. 323: «Les générations ne se succèdent pas, ne se posent pas les unes par-dessus les autres, mais elles s'alternent, décrivant un mouvement périodique, une valse à trois temps dont le dernier temps fait revenir au premier. «Le calendrier est retourné» disent les femmes à l'heure de la ménopause, opération de retournement qui s'inscrit dans l'histoire de leur corps».

la fonction de la cuisson des aliments dans le rituel amoureux comme faisant suite à celle des travaux de couture, favorisant l'acquisition des propriétés toutes physiques du corps féminin. Selon Y. Verdier, d'une part, la mariée est un "produit cru" que l'homme a charge "d'assaisonner", et ce même langage va servir à mancer les diverses positions des jeunes filles vis-à-vis du mariage". Mais, "d'autre part, c'est, en ce qui concerne notre mariée, induire la suite des opérations: une fois "assaisonnée", il lui faudra "cuire"... l'enfant, prendre pots et casseroles." 17

Les réponses données par le loup aux questions posées par la jeune fille se rapprochent du code culinaire et de la cuisson par le feu: le poil du loup est destiné à *le* réchauffer, les épaules, à mieux porter *son* fagot de bois, les trous de nez, à mieux priser *son* tabac:

"Quand elle fut couchée, la petite fille dit:

- Oh! ma grand, que vous êtes poilouse!*
- C'est pour mieux me réchauffer, mon enfant!*
- Oh! ma grand, ces grands ongles que vous avez!*
- C'est pour mieux me gratter, mon enfant!*
- Oh! ma grand, ces grandes épaules que vous avez!*
- C'est pour mieux porter mon fagot de bois, mon enfant!*
- Oh! ma grand, ces grandes oreilles que vous avez!*
- C'est pour mieux entendre, mon enfant!*
- Oh! ma grand, ces grands trous de nez que vous avez!*
- C'est pour mieux priser mon tabac, mon enfant!*
- Oh! ma grand, cette grande bouche que vous avez!*
- C'est pour mieux te manger, mon enfant!*
- Oh! ma grand, que j'ai faim d'aller dehors!*
- Fais au lit, mon enfant!*
- Oh! non, ma grand, je veux aller dehors.*
- Bon, mais pas pour longtemps".*

Le brouz lui attacha un fil de laine au pied et la laissa aller. Quand la petite fille fut dehors, elle fixa le bout du fil à un prunier de la cour. Le brouz s'impatienta et disait: "Tu fais

17. Idem, p. 306.

donc des cordes? Tu fais donc des cordes?" Quand il se rendit compte que personne ne lui répondait, il se jeta à bas du lit et vit que la petite était sauvée. (Version nivernaise, p. 374. C'est nous qui soulignons).

Le fagot de bois a pour fonction de faire du feu et le tabac, on le sait, n'est pas absorbé à l'état naturel, puisqu'il faut l'incinérer. Le loup réchauffe la petite fille et vice versa, la met au feu, c'est-à-dire à la cuisson sexuelle, cuisson qui a déjà été suggérée dans l'acte du déshabillage. Dans la mesure où le loup essaie de consommer le corps de la petite fille, il la consomme de manière indirecte, insinuée par les trompeuses répliques.

La petite fille est pourtant sauvée par le fil de laine. Mais cette issue ne représente qu'une solution partielle par rapport à la révélation du corps du Petit Chaperon Rouge: elle défait le tissage de la relation sexuelle mais n'échappe pas au travail de séduction du fil qui, bien qu'il n'ait pas réussi à pénétrer dans le corps de la fille-aiguille, le révèle.

5. L'HABILLAGE ET LA PAROLE

La relation entre la découverte du corps et de la parole tient à un double procédé: s'habiller de la parole et se déshabiller du corps. La petite fille consomme, à la fois, le corps de la grand-mère et est consommée par les paroles du loup, en même temps qu'elle entretient un dialogue corporel avec le mâle.

La découverte, par le Petit Chaperon Rouge, d'un corps agrandi, est rendue par le discernement quant à l'utilité des parties du corps du loup-grand-mère. La fonction de celles-ci est donnée de manière logique (une fonction pragmatique), mais les répliques du loup sont ambiguës et se dénoncent semées d'embûches. En effet, quand la petite fille prend la parole et pose des questions, elle commence à prendre conscience de son corps en tant que langage. Les réponses du loup, pourtant, n'ont rien à voir avec les questions posées par la petite fille et sont chargées d'un sens contradictoire.

Par conséquent, la dernière question de la jeune fille: "Oh! ma grand, cette bouche que vous avez!", renforce l'idée que le loup, dès le début du dialogue, a déjà avalé la petite fille par ses répliques. La *bouche*, dotée d'une double fonction — celle de parler et celle de manger — joue finalement son véritable rôle: manger la petite fille, soit au niveau sexuel, soit au niveau du langage. Le loup, en même temps qu'il parle, mange le Petit Chaperon Rouge; et bien que l'acte ne soit pas accompli, l'artifice de séduction a été déjà réalisé. Le loup n'a pas la possession du corps de la petite fille, au sens littéral, mais il le lui fait découvrir. Ce sont plutôt les paroles du désir qui évoquent l'efficacité du désir lui-même, à savoir, la conquête du corps. La petite fille s'habille de la parole lorsqu'elle se déshabille des vêtements et le loup s'habille du corps du Petit Chaperon Rouge par l'utilisation d'une stratégie de langage.

ANNEXES

1. LE PETIT CHAPERON ROUGE

CONTE

Il était une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit chaperon rouge.

Un jour sa mère, ayant cuit et fait des galettes, lui dit: "Va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade, porte-lui une galette et ce petit pot de beurre." Le petit chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques Bûcherons qui étaient dans la Forêt. Il lui demanda où elle allait; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit: "Je vais voir ma Mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma Mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le Loup. — Oh! oui, dit le petit chaperon rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du Village. — Hé bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin ici, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera." Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la Mère-grand; il heurte: Toc, toc. "Qui est là? — C'est

votre fille le petit chaperon rouge (dit le Loup, en contrefaisant sa voix) que vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie." La bonne Mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria: "Tire la chevillette, la bobinette cherra." Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la Mère-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte. Toc, toc. "Qui est là?" Le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa Mère-grande était enrhumée, répondit: "C'est votre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie." Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix: "Tire la chevillette, la bobinette cherra." Le petit chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture: "Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi." Le petit chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit: "Ma mère-grand, que vous avez de grands bras! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes! — C'est pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux! — C'est pour mieux voir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents! — C'est pour te manger." Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,

Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes Demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles;
Mais hélas! qui ne sait que ces Loups doucereux,
De tous les Loups sont les plus dangereux.

PERRAULT, Charles. In: ———— *Contes de Perrault*. Paris, Garnier, 1967,
p. 113-115.

2. LE CONTE DU CHAPERON ROUGE

Il y avait une fois une petite fille, qui allait sur ses huit ans et qui était toute gentille. Sa mère-grand lui disait toujours d'avoir grand-peur du loup, tant elle la trouvait gente: gente à donner envie de la croquer. Pour la rendre plus gente encore, la mère-grand lui fit faire un bonnet d'écarlate. De sorte qu'on ne nommait plus cette petite dans le pays que le Chaperon rouge.

Elles demeuraient, la vieille et la petite, au mitan d'un grand bois, tout de ramée obscure, qui était aussi noir par endroits que le ventre du loup.

Un jour, elles allèrent toutes les deux au bois mort. Le fagot de la grand-mère était gros; celui du Chaperon ne l'était guère. Elles arrivèrent au carrefour, sous de vieux arbres qui faisaient sombre, comme au plus enfoncé d'une salle de château; et là la mère-grand demanda à la petite par quel chemin elle voulait retourner: celui des épinettes ou celui des pierrettes?

— Ho, mère-grand, ce sera par celui des pierrettes.

— Eh bien moïn, j'en ai ma charge, de ce fagot. Ce sera par les épinettes, par le plus court.

Elle part. Le Chaperon rouge s'allonge sur la mousse, s'endort, le bras sur son fagot à elle, la tête sur son bras; fait son somme,

s'éveille, s'étire, va à un buisson cueillir des mûres, à un noisetier cueillir des noisettes.

Enfin, elle partait aussi, quand, d'une sente, elle voit déboucher quelque bête pelue. Les yeux de cette bête luisaient comme des chandelles. Elle pointa les oreilles et approcha doucement.

— Petite qui portes chaperon rouge, où vas-tu de ce pas ?

— Chez ma mère-grand : c'est la petite maison au mitan du grand bois.

— Quel chemin vas-tu prendre ? Celui des épinettes ou celui des pierrettes ?

— Ce sera celui des pierrettes. Ma mère-grand a les pieds si cornés, qu'elle a pris par celui des épinettes. Mais moi, je me piquerais, qui n'ai ni chausses ni sabots... Me faut aller, si je traînais, je pourrais rencontrer le loup, et la mère-grand m'a bien dit que je ne m'amuse surtout pas à lui tenir conversation.

— Au revoir, donc, petite qui portes chaperon rouge ! Au plaisir de te revoir.

Le loup non plus n'allait pas s'attarder à faire causette. Il avait vu là près des bûcherons qui s'escrimaient dans le hallier, et le parrain du Chaperon rouge avec sa bonne hache tranchante.

Il laisse la petite prendre par les pierrettes, comme elle a dit, et prend, lui, par les épinettes, pensant couper le chemin à la mère-grand. Probablement, il ne portait ni chausses ni sabots, mais moins que la vieille encore il ne s'embarrassait des épines : des pattes tout en nerfs, et plus dures que le fer.

Sur ce chemin ne rencontre personne : en trois minutes, il arrive à la maisonnette.

Il trouve la porte close. Mais sans même y coller l'oreille, il entend la mère-grand ronfler : elle était rentrée échinée, si bien qu'elle s'était tout de suite fourrée au lit et dormait là comme Colas mon petit frère.

— Tantôt, la mère-grand, vous dormirez encore plus profond.

De sa parte, il toque, tout sec, trois coups, trois autres coups.

— Hé, qui est là ?

— C'est le Chaperon rouge !

— Comme tu es enrouée, mon enfant ! Aurais-tu rencontré le loup dans le chemin ?

— Vite, mère-grand, venez m'ouvrir!

— Tire la chevillette,
Cherra la bobinette!

Sitôt dit, sitôt fait. Le loup tire la chevillette, il voit s'ouvrir la porte. D'un bond, il entre: deux autres bonds, il est sur la mère-grand; en trois coups de gueule il l'avale.

Cela fait, — on dit que les loups travaillent la chair aussi proprement que des bouchers, — le compère ramasse ce qui reste de la mère-grand, le fourre en un bichet, un petit pot; en un autre bichet le sang qui a découlé. Puis, l'air content comme un chat qui vient de lécher le beurre, du bout de la patte, il remet le ménage en ordre, referme la port à la chevillette, se coiffe du bonnet de la mère-grand; après quoi il s'enfonce dans le lit, et jusque sur son nez, ramène la courtepointe.

“A présent, je t'attends, petite qui portes chaperon rouge!”

Le Chaperon rouge? S'il n'y avait eu des épinettes en son chemin, il s'y était trouvé plus d'un buisson pour l'accrocher. Encore des mûres à ramasser; et des noisettes; là des fleurs bleues autour de la fontaine, ici des parpaillons à attraper, qui voletaient dans un rais de soleil.

A la fin des fins, cependant, picorant ou cueillant, trottant ou musant, elle arrive. Trois petits coups toquent à la porte.

— Hé, qui est là?

— C'est le Chaperon rouge.

— Tu me sembles enrouée, mon enfant! Aurais-tu rencontré le loup dans le chemin?

— Grand-mère, venez m'ouvrir!

— Tire la chevillette,
Cherra la bobinette!

La porte s'ouvre. Entre le Chaperon rouge, sautant comme un perdreau.

— Mets ton fagot au coin du feu, ma petite fille. Puis viens te coucher près de moi, tu me réchaufferas. Toi aussi, tu tombes de sommeil.

— Mère-grand, que je mange et que je boive! J'ai si faim, j'ai si soif!

— Prends le salé qui est dans le bichet, ma petite fille, et le vin dans l'autre bichet!

Voilà le Chaperon rouge s'affairant et soupant, mais bien surprise d'entendre le chat, d'un tabouret au coin du feu, en miaulant d'avertir:

Tu manges la chair
De ta grand-mère,
Tu bois le sang
De ta mère-grand!

— Ho, mais, entendez-vous ce que dit le minet: que je mange la chair de ma grand-mère, que je bois le sang de ma mère-grand.

— Il n'a rien dit, ma petite fille; sont les oreilles qui te sifflent! Viens vite coucher près de moi, tu me réchaufferas.

Tout en montant au lit, le petit Chaperon rouge tremble: "La peur me tient: je crois que la fièvre va me prendre!"

— Oh, mère-grand, comme vous avez bourruées vos pauvres jambes, plus bourruées que les sapins du bois de Malavieille.

— C'est de vieillesse, ma petite fille, c'est de traînesse: j'ai tant couru les bois que je suis devenue bois!

— Ho, mère-grand, que vous avez de grands bras!

— C'est pour mieux t'embrasser, ma petite!

— Ho, mère-grand, comme vous avez de grandes oreilles!

— Ma petite, c'est pour mieux t'écouter!

— Ho, mère-grand, comme vous avez de grandes dents!

— Ma petite, c'est pour mieux te manger!

Et hop, d'un seul coup de gueule, le loup la gobe comme le loriote gobe la cerise.

Après cela, s'il était aise! Il se voyait maître de la maison, et elle l'arrangeait bien, cette maison dans le bois!

Il saute donc du lit, s'apprête à remettre la chevillette, afin de se sentir chez lui...

Mais tout soudain la porte s'ouvre.

C'était le parrain du Chaperon rouge, le bûcheron. Il avait vu passer le loup à travers la ramée. Et y repensant, tout en bûcheronnant, il s'était dit que mieux valait voir sans tarder si sa filleule et la mère-grand n'avaient pas eu d'affaire avec le personnage.

— Ha vieux coquin, tu auras fait quelque sottise!

Cela alla plus vite que l'éclair.

Effaré comme la lune rousse, le loup s'était dressé en pied. D'un seul coup de sa bonne hache, depuis le haut jusqu'en bas, du gosier au pertuis, le bûcheron lui découpa tout le ventre...

Voilà qu'en sort le Chaperon rouge...

Puis, tout de suite après, la mère-grand, clignant des yeux, secouant les oreilles.

— Ha, bûcheron, que tu as bien fait!

Comme c'était noir là-dedans!

N'y savait la couleur du temps!

POURRAT, Henri. Le Chaperon Rouge. In: *Contes du vieux — vieux temps*. Paris, Gallimard, 1970, p. 95-101.

3. LE PETIT CHAPERON ROUGE

Il était une fois une adorable petite fillette que tout le monde aimait rien qu'à la voir, et plus que tous, sa grand-mère, qui ne savait que faire ni que donner comme cadeaux à l'enfant. Une fois, elle lui donna un petit chaperon de velours rouge et la fillette le trouva si joli, il lui allait tellement bien, qu'elle ne voulut plus porter autre chose et qu'on ne l'appela plus que le Petit Chaperon Rouge.

Un jour, sa mère lui dit:

— Tiens, Petit Chaperon Rouge, voici un morceau de galette et une bouteille de vin: tu iras les porter à ta grand-mère; elle est malade et affaiblie, et elle va bien se régaler. Vas-y tout de suite, avant qu'il ne fasse trop chaud; et sois bien sage en chemin et ne saute pas à droite ou à gauche pour aller tomber et me casser la bouteille de grand-mère, qui n'aurait plus rien. Et puis, dis bien bonjour en entrant et ne regarde pas d'abord dans tous les coins!

— Je serai sage et je ferai tout pour le mieux, promit le Petit Chaperon Rouge à sa mère, avant de lui dire au revoir et de partir.

Mais la grand-mère habitait à une bonne demi-heure du village, tout là-bas, dans la forêt; et lorsque le Petit Chaperon Rouge entra dans la forêt, ce fut pour rencontrer le loup. Mais elle ne savait pas que c'était une si méchante bête et elle n'avait pas peur.

— Bonjour, Petit Chaperon Rouge, dit le loup.
— Merci à toi et bonjour aussi, loup.
— Où vas-tu de si bonne heure, Petit Chaperon Rouge?

— Chez grand-mère.

— Que portes-tu sous ton tablier, dis-moi?

— De la galette et du vin, dit le Petit Chaperon Rouge; nous l'avons cuite hier et je vais en porter à grand-mère, parce qu'elle est malade et que cela lui fera du bien.

— Où habite-t-elle, ta grand-mère, Petit Chaperon Rouge? demanda le loup.

— Plus loin dans la forêt, à un quart d'heure d'ici; c'est sous les trois grands chênes et juste en dessous, il y a des noisetiers, tu reconnaîtras forcément, dit le Chaperon Rouge.

Fort de ce renseignement, le loup pensa: "Un fameux régal, cette mignonne et tendre jeunesse! Grasse chère, que j'en ferai: meilleure encore que la grand-mère, que je vais engloutir aussi. Mais attention, il faut être malin si tu veux les déguster l'une et l'autre." Telles étaient les pensées du loup tandis qu'il faisait un bout de conduite au Petit Chaperon Rouge. Puis il dit, tout en marchant:

— Toutes ces jolies fleurs dans le sous-bois, comment se fait-il que tu ne les regardes même pas, Petit Chaperon Rouge? Et les oiseaux, on dirait que tu ne les entends pas chanter! Tu marches droit devant toi comme si tu allais à l'école, mais c'est pourtant rudement joli, la forêt!

Le Petit Chaperon Rouge donna un coup d'oeil alentour et vit danser les rayons du soleil entre les arbres, et puis partout, partout des fleurs qui brillaient. "Si j'en faisais un bouquet pour grand-mère, se dit-elle, cela lui ferait plaisir aussi; il est tôt et j'ai bien le temps d'en cueillir." Sans attendre, elle quitta le chemin pour entrer dans le sous-bois et cueillir des fleurs: une ici, l'autre là, mais la plus belle était toujours un peu plus loin, et encore plus loin dans l'intérieur de la forêt. Le loup, pendant ce temps, courait tout droit à la maison de la grand-mère et frappait à sa porte.

— Qui est là? cria la grand-mère.

— C'est moi, le Petit Chaperon Rouge, dit le loup; je t'apporte de la galette et du vin, ouvre-moi!

— Tu n'as qu'à tirer le loquet, cria la grand-mère. Je suis trop faible pour aller t'ouvrir.

Le loup tira le loquet, poussa la porte et entra pour s'avancer tout droit, sans dire un mot, jusqu'au lit de la grand-mère, qu'il avala. Il mit ensuite sa chemise, s'enfouit la tête sous son bonnet de dentelle et se coucha dans son lit, puis tira les rideaux de l'alcôve.

Le Petit Chaperon Rouge avait couru de fleur en fleur, mais à présent son bouquet était si gros que c'était tout juste si elle pouvait le porter. Alors elle pensa à sa grand-mère et se remit bien vite en chemin pour arriver chez elle. La porte était ouverte et cela l'étonna; mais quand elle fut dans la chambre, tout lui parut de plus en plus bizarre et elle se dit: "Mon Dieu, comme tout est étrange aujourd'hui! D'habitude, je suis si heureuse quand je suis chez grand-mère!" Elle salua pourtant:

— Bonjour, grand-mère!

Mais comme personne ne répondait, elle s'avança jusqu'à son lit et écarta les rideaux. La grand-mère était là, couchée, avec son bonnet qui lui cachait presque toute la figure, et elle avait l'air si étrange.

— Comme tu as de grandes oreilles, grand-mère!

— C'est pour mieux t'entendre, répondit-elle.

— Comme tu as de gros yeux, grand-mère!

— C'est pour mieux te voir, répondit-elle.

— Comme tu as de grandes mains!

— C'est pour mieux te prendre, répondit-elle.

— Oh! grand-mère, quelle grande bouche et quelles terribles dents tu as!

— C'est pour mieux te manger, dit le loup, qui fit un bond hors du lit et avala le pauvre Petit Chaperon Rouge d'un seul coup.

Sa voracité satisfaite, le loup retourna se coucher dans le lit et s'endormit bientôt, ronflant plus fort que fort. Le chasseur, qui passait devant la maison, l'entendit et pensa: "Qu'a donc la vieille femme à ronfler si fort? Il faut que tu entres et que tu voies si elle a quelque chose qui ne va pas." Il entra donc et, s'approchant du lit, vit le loup qui dormait là.

— C'est ici que je te trouve, vieille canaille! dit le chasseur. Il y a un moment que je te cherche!...

Et il allait épauler son fusil, quand, tout à coup, l'idée lui vint que le loup avait peut-être mangé la grand-mère et qu'il pouvait être encore temps de la sauver. Il reposa son fusil, prit des ciseaux et se mit à tailler le ventre du loup endormi. Au deuxième ou au troisième coup de ciseaux, il vit le rouge chaperon qui luisait; deux ou trois coups de ciseaux encore, et la fillette sautait dehors en s'écriant: "Oh, la, la quelle peur j'ai eue! Comme il faisait noir dans le ventre du loup!" Et bientôt après, sortait aussi la vieille grand-mère, mais c'était à peine si elle pouvait encore respirer. Le Petit Chaperon Rouge courut chercher de grosses pierres qu'ils fourrèrent dans le ventre du loup; et quand il se réveilla et voulut bondir, les pierres pesaient si lourd qu'il s'affala et resta mort sur le coup.

Tous les trois étaient bien contents: le chasseur prit la peau du loup et rentra chez lui; la grand-mère mangea la galette et but le vin que le Petit Chaperon Rouge lui avait apportés, se retrouvant bientôt à son aise. Mais pour ce qui est du Petit Chaperon Rouge, elle se jura: "Jamais plus de ta vie ne quitteras le chemin pour courir dans les bois, quand ta mère te l'a défendu."

FRÈRES GRIMM

4. VERSION NIVERNAISE. CONTE DE LA MÈRE GRAND

(TEXTE INTÉGRAL)

C'était une femme qui avait fait du pain. Elle dit à sa fille:

— Tu vas porter une époigne¹ toute chaude et une bouteille de lait à ta grand.

Voilà la petite fille partie. A la croisée de deux chemins, elle rencontre le bzou² qui lui dit:

— Où vas tu?

— Je porte une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ma grand.

1. Époigne. Petit pain que l'on faisait, le plus souvent pour les enfants.

2. Le bzou: loup-garou.

— Quel chemin prends-tu? dit le bzou, celui des Aiguilles ou celui des Epingles?

— Celui des Aiguilles, dit la petite fille.

— Et bien! moi, je prends celui des Epingles.

La petite fille s'amusa à ramasser des aiguilles; et le bzou arriva chez la Mère grand, la tua, mit de sa viande dans l'arche et une bouteille de sang sur la bassie. La petite fille arriva, frappa à la porte.

— Pousse la porte, dit le bzou. Elle est barrée avec une paille mouillée.

— Bonjour, ma grand, je vous apporte une épaigne toute chaude et une bouteille de lait.

— Met-les dans l'arche, mon enfant. Prends de la viande qui est dedans et une bouteille de vin qui est sur la bassie.

Suivant qu'elle mangeait, il y avait une petite chatte qui disait:

— Pue!... Salope!... qui mange la chair, qui boit le sang de sa grand.

— Dhabille-toi, mon enfant, dit le bzou, et viens te coucher vers moi.

— Où faut-il mettre mon tablier?

— Jette-le au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin.

Et pour tous les habits, le corset, la robe, le cotillon, les chausses, elle lui demandait où les mettre. Et le loup répondait: "Jette-les au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin."

Quand elle fut couchée, la petite fille dit:

— Oh! grand, que vous êtes poilouse!

— C'est pour mieux me réchauffer, mon enfant!

— Oh! ma grand, ces grands ongles que vous avez!

— C'est pour mieux me gratter, mon enfant!

— Oh! ma grand, ces grandes épaules que vous avez!

— C'est pour mieux porter mon fagot de bois, mon enfant!

— Oh! ma grand, ces grandes oreilles que vous avez!

— C'est pour mieux entendre, mon enfant!

— Oh! ma grand, ces grands trous de nez que vous avez!

— C'est pour mieux priser mon tabac, mon enfant!

— Oh! ma grand, cette grande bouche que vous avez!

— C'est pour mieux te manger, mon enfant!

— Oh! ma grand, que j'ai faim d'aller dehors

— Fais au lit, mon enfant!

— Oh! non, ma grand, je veux aller dehors.

— Bon, mais pas pour longtemps.

Le bzou lui attacha un fil de laine au pied et la laissa aller.

Quand la petite fut dehors, elle fixa le bout du fil à un prunier de la cour. Le bzou s'impatientait et disait: "Tu fais donc des cordes?"

Tu fais donc des cordes?"

Quand il se rendit compte que personne ne lui répondait, il se jeta à bas du lit et vit que la petite était sauvée. Il la poursuivit, mais il arriva à sa maison juste au moment où elle entrait.

DELARUE, Paul. *Le conte populaire français*. Tome I. Paris, Erasmé, 1957.